

CHAPITRE I

Je m'appelle Myrienne Dumont, pas Marianne, pas Myriam, mais bien Myrienne. Je suis née par erreur et mon prénom a l'air d'une erreur.

J'ai quarante ans. Je suis née de père inconnu et ma mère est décédée en me mettant au monde. Je suis passée de foyer en foyer et n'ai jamais connu l'amour. Personne ne m'a jamais dit «je t'aime», personne ne m'a désirée pour les bonnes raisons. J'ai appris durement qu'il valait mieux que je passe inaperçue, que je me fonde dans le décor.

Je travaille dans une bibliothèque, dans un petit local sans fenêtre où personne ne va jamais. Je n'ai pas d'ami, ni fille ni garçon, rien. Je suis assise devant un ordinateur et j'entre des données. Personne ne me parle jamais, sauf pour me donner des ordres. Je n'ai pas d'autre diplôme que celui du secondaire, mais c'est là que j'ai appris à me servir d'un ordinateur. J'ai commencé à travailler à l'âge de dix-huit ans et, depuis ce temps-là, j'habite dans un petit appartement meublé où j'ai une minuscule chambre, une minuscule cuisine et une minuscule salle de bain, dans un sous-sol où il fait toujours sombre. Mais je suis chez moi.

Mon salaire me permet tout juste de payer mon loyer; j'achète le peu de vêtements que j'ai dans un magasin de

fringues usagées. Les couleurs sont ternes, les coupes, quasi inexistantes. Je mange très frugalement, peu de viande, des légumes, des fruits, du pain, du fromage. Pas de pâtisserie pour moi, mais je subviens toute seule à mes besoins et j'en suis assez fière.

Je porte des verres correcteurs, très épais, qui me font un regard de chouette. Par ailleurs, lorsque je les enlève, j'ai d'assez beaux yeux, je crois. Ils sont très bleus et bordés de cils noirs et épais. Je ne porte aucun maquillage. Je ne veux pas les mettre en valeur.

Mes cheveux sont mi-longs, très noirs, sans aucun cheveu gris. Je les coupe moi-même. On comprendra alors pourquoi je les garde toujours attachés sur la nuque, avec une barrette. Ils sont pourtant d'une belle épaisseur et sont souples et brillants.

J'ai un nez droit, une bouche bien dessinée, mais j'ai toujours une moue triste qui ne m'avantage pas. Mon teint est assez réussi, ni trop pâle ni trop foncé. Je n'ai pas de rides, ce qui est plutôt surprenant d'ailleurs.

Je suis grande, mince aussi, grâce obligatoirement à mon régime alimentaire. Je n'ai, bien sûr, jamais eu d'enfant, c'est probablement pourquoi mon ventre et mes seins sont encore fermes. Mes jambes sont droites et fuselées. En somme, mon corps ne porte pas les marques de l'âge et de la privation. Lorsque je me regarde dans le miroir de la penderie, j'en suis toujours surprise. Mais voilà, personne ne m'a jamais appris à me mettre en valeur, je suis d'une timidité maladive et d'une méfiance innée et je n'ai pas l'argent qui me permettrait de changer les choses.

Lorsque je ne travaille pas, je reste chez moi. Je n'ai

pas de télévision, mais j'ai une vieille radio portative dans laquelle je peux insérer des cassettes, que j'achète aussi d'occasion. C'est comme ça que j'ai connu Don Richard. C'est mon chanteur préféré, je l'écoute interminablement, je ne me lasse pas. Il a la voix rauque et chante l'amour avec des mots graves, rudes même, qui me chavirent. Il a quarante-neuf ans et n'est pas particulièrement beau, mais il est devenu le seul ami que j'ai. Ne vous leurrez pas, je ne fantasme pas sexuellement sur lui, je ne pense pas à l'amour et surtout pas au sexe. Mais je ne suis pas vierge pour autant. Au cours des années où j'ai été ballottée d'un foyer à l'autre, il s'est évidemment trouvé quelques *âmes charitables* pour remédier à cette situation. C'est vous dire que je ne suis pas portée sur la chose. Peut-être que si j'avais rencontré quelqu'un...

J'ai beau avoir l'air d'une vieille fille mal fagotée, j'ai eu des rêves, moi aussi. D'amour, de mariage, d'enfants. Pas LE grand amour, mais un sentiment mêlé d'affection et de respect partagés. Je n'ai jamais demandé grand-chose à la vie et je n'ai rien reçu de ce que j'ai demandé. À quarante ans, je mène une existence sans attrait, morne et d'une tristesse absolue.

Il faudra bien que je le dise, que je cesse de tourner autour du pot, que je parle de ce qui m'a éloignée depuis toujours d'une vie normale.

Je suis muette.

Ma mutité est de naissance, suite à des lésions des centres nerveux. C'est irréversible et aucun son n'a jamais franchi mes lèvres. Je pleure et je souffre silencieusement. Parfois je me dis que c'est pire ainsi, quoique je n'aie évidemment aucun point de comparaison.

Quand je m'arrête à y penser, et c'est rare – j'ai un don pour refouler les pensées inopportunes –, je sais bien que le fait que je sois muette n'explique pas entièrement le désastre de ma vie. J'imagine que si j'étais née dans une famille normale, si j'avais grandi entourée d'amour, si on m'avait appris à avoir confiance en moi et aux autres, ma vie aurait pris un tout autre sens. Si j'ai tenu à me décrire en détail, à me mettre presque nue devant vous, c'est pour que vous compreniez que j'avais des possibilités au départ, mais qu'un manque de chance, ou appelez ça comme vous voudrez, m'a enlevé toutes capacités de bonheur. Je suis à ce point résignée que je n'espère plus depuis longtemps que des changements positifs surviennent dans ma vie.

J'en étais là quand tout a commencé. Les contes de fées existent. J'en suis la preuve vivante. Voici l'histoire de mon conte de fées à moi.